

Angélique Leydier

# Seule

Nouvelle

© Angélique Leydier, 2018

[www.authente.fr](http://www.authente.fr)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Depuis combien de temps suis-je coincée ? Je... Ne sais plus, je ne sais plus du tout. Je n'ai pas une très bonne notion du temps d'ordinaire, tout le monde me dit que ça me jouera des tours un jour. Maintenant que je suis plongée dans le noir complet, c'est encore plus difficile ! Combien de temps ? Des heures ou des jours ? Si au moins je portais une montre... Oh oui, une montre, pour compter les minutes qui passent et devenir dingue, tu parles d'une bonne idée... Si j'avais pris mon téléphone avec moi, j'aurais non seulement l'heure, mais je pourrais surtout appeler les secours. Oui, si je l'avais pris, j'aurais appelé les pompiers après avoir compris que je ne pouvais pas sortir par mes propres moyens. Je peux m'en vouloir, ça, c'est sûr ! Vraiment ? Non, bien évidemment, pas vraiment, qui s'empare de son téléphone portable à deux heures du matin pour se rendre aux toilettes ? A fortiori lorsque l'on n'attend pas d'appel... Je n'ai pas le droit de me blâmer pour ça, en revanche, me tromper de porte, voici bien une idiotie monumentale ! Je viens ici suffisamment souvent pour connaître les lieux, même la nuit, et j'ai pourtant confondu l'entrée des toilettes avec celle du placard ! Je suis irrécupérable, comme ma mère le disait de son vivant, cette vieille carne avait raison. Je suis donc, à quarante-huit ans, prisonnière d'un cagibi ventilé, sans lumière et sans espoir.

J'ai essayé de sortir, mais il n'y a pas de poignée de mon côté et je n'arrive pas à enfoncer la porte. Je pensais qu'il ne s'agissait que d'une simple porte, banale, et comme je ne suis pas du genre frêle, j'ai tenté ma chance. Plusieurs fois. Des dizaines de fois en fait. En vain. Je sais maintenant que l'accès au placard à linge de cette maison de vacances est plus sécurisé que l'entrée de mon appartement ! J'ai mal aux deux épaules et je ne suis pas plus avancée. Je suis en

pyjama d'été, vu la saison, et je commence à ressentir le froid émis par la ventilation. Un ingénieux dispositif pour sécher le linge à l'intérieur, et qui fonctionne de jour comme de nuit. Je ne peux pas le stopper d'ici, les commandes se trouvent dans la chaufferie, au sous-sol, très loin de moi. Depuis combien de temps suis-je dans ce placard ?

Je ne risque pas de souffrir du manque d'air ni de mourir asphyxiée dans mes propres rejets de gaz carbonique. Oh merde, si personne ne me sort de là, je vais agoniser longtemps et puis quoi, crever de soif ? Ou de froid ? Les deux mon capitaine ! Oh non, je m'échapperai avant, il le faut.

J'ai à nouveau essayé de sortir, avec des coups de pied dans la porte, pour changer. J'ai tapé dur contre cette foutue saloperie de planche en bois, et ça n'a rien donné de mieux qu'une légère marque de talon. J'ai continué avec l'autre jambe, en poussant fort, et l'empreinte du talon s'est enfoncée de moins d'un millimètre. À vrai dire, ça se remarque à peine, et si j'insiste sur ce point, c'est pour me faire du bien. Il me faut un peu d'espoir, aussi, je continue de donner des coups de savate de temps en temps, approximativement au même endroit. Je dois m'arrêter au bout d'un moment, car ça me fait mal, étant donné que je suis pieds nus. Non, je ne chausse pas mes montagnardes pour aller pisser. Pourquoi cette porte est-elle si solide ? Je me suis finalement explosé le talon droit à force de cogner comme une folle, alors j'ai cessé d'essayer.

Le temps paraît ne pas s'écouler dans ce placard. Ma seule compagnie est le bruit discret de la ventilation, régulier, imperturbable. Au début, je pensais pouvoir me servir de ce son pour compter le temps, mais c'est impossible ; il est uniforme, continu et ne décrit aucun rythme. J'ai vite renoncé à cette idée. J'ai soif et je

commence à préparer un petit-déjeuner dans ma tête. Mon estomac se réveille et ne va pas tarder à réclamer son dû. Ma vessie refait surface également, et m'exhorte de foncer aux toilettes, il ne manquait plus que ça ! Et dire que je l'avais réellement oubliée, cette horrible envie de pisser ! Il faut que je me concentre, que je respire et que je serre les cuisses ; hors de question de sortir d'ici en puant l'urine ! Se concentrer, bloquer mentalement le flux, utiliser ses muscles et ne pas céder ; si je fais ça, tout se passera bien. Suis-je ici depuis longtemps ?

Je peux me flatter d'être une femme patiente dans mon quotidien, c'est une vertu reconnue par tous, famille et amis. Ce n'est pas pour rien que je viens ici, à la campagne, isolée, recluse, trois semaines par an. J'ai ressenti le besoin de me retirer ainsi, quand mon troisième fils a eu cinq ans. J'ai trois fils, ils sont grands et beaux, indépendants aujourd'hui, mariés pour deux d'entre eux. Mon aîné prépare la chambre de sa fille, qui pointera le bout de son nez en octobre, dans quatre petits mois. J'ai hâte de devenir grand-mère, c'est vrai, je ne le vis pas mal et je ne me sens pas plus âgée pour autant. Ils n'ont pas encore choisi le prénom, ou ils ne veulent pas le révéler, je l'ignore, mais je me sens déjà tellement fière de cette petite sans nom ! Je viendrai la voir à la maternité pour la couvrir d'amour et de cadeaux ! À moins que je ne sois encore coincée dans ce placard en octobre... Même ma patience a ses limites cela dit, je ne peux pas me contenter de passer le temps avec des pensées positives, je dois trouver un moyen d'ouvrir cette porte.

Le temps joue contre moi. Bientôt, je serai épuisée ; le sommeil me gagnera. Je ne tiendrai pas éternellement sans dormir, et pourtant, cela ne doit pas arriver. Je résiste donc aux assauts de Morphée, alors que mon corps tout entier

réclame un repos bien mérité. J'ai conduit quatre heures pour venir ici. J'ai déchargé mes bagages toute seule, puis je me suis écroulée sur le lit, aux alentours de minuit. J'ai besoin de dormir, mais il faut éviter d'y penser...

Je me sens affamée, mon estomac crie famine, j'ai l'impression qu'il creuse. D'ordinaire, la pelleteuse imaginaire trouve de la nourriture, mais depuis un certain temps, indéfini, elle ne collecte plus rien. Elle racle les parois et celles-ci se révoltent ; pour moi, cela représente une douleur lancinante, qui ronge et qui ne prendra pas fin tant que je serai dans le placard. Je peux attendre, la faim, c'est supportable à court terme, je n'ai qu'à me dire que je jeûne et ça ira. Le plus pénible là-dedans reste l'appétit, car j'ai vraiment envie de manger quelque chose, ne serait-ce que pour me changer les idées. J'ai toujours bon appétit, je suis gourmande et adepte du grignotage, selon moi, ça ne pose un problème que si l'on ne bouge pas à côté. Il se trouve que je suis également une bonne marcheuse, et que je dépense largement ce que je consomme. Qu'est-ce que j'ai pris pour dîner hier soir ? Était-ce hier soir ? Je sais qu'avec de la concentration tout va s'arranger, mais tout de même, j'ai faim. Sans rire, quand est-ce que j'ai mangé pour la dernière fois ?

Je me suis réveillée il y a peu de temps, le sommeil a dû me prendre par surprise. Je n'ai pas la moindre idée du temps qui s'est écoulé pendant que je dormais, vingt minutes ? Une heure ? Deux heures ? Davantage ? Mon Dieu, si ça continue je ne sortirais jamais d'ici ! Je me suis finalement pissé dessus, pendant ma sieste, comme une petite vieille. Je pue, mon pyjama pue, mais le froid commence à mordre et je ne peux pas me dévêtir, ça serait pire. J'en ai marre, j'arrive au bout, ma patience est déjà derrière moi, je vais craquer, je le sens, je le sais. Cette

réalité m'angoisse, l'obscurité m'angoisse, ce putain de placard me fait peur ! J'ai tellement soif ! Depuis combien de temps suis-je ici ? Oh pitié sortez-moi de là !

Lorsque je craquerai, car cela arrivera, j'ignore quelles bêtises je vais bien pouvoir inventer. J'espère ne rien faire de dangereux. Quelle heure peut-il être ? Je me suis levée vers deux heures du matin, c'est tout ce que je sais. Au début je parvenais à me dire qu'une heure était probablement passée, mais très vite, tout est devenu flou. Le noir permanent, les dimensions ridicules de la pièce et le son monotone de la ventilation ont brisé l'écoulement du temps. Cela pourrait bien faire cent ans ou cent siècles que je suis ici...

Depuis mon réveil, j'ai très mal aux jambes. Évidemment ! J'ai dormi assise, recroquevillée contre le cadre de la porte. Je ne peux pas les allonger autrement qu'en me levant et j'ai la tête qui tourne. Il faut absolument que je boive de l'eau, et que je me couvre, car je sens l'air frais se plaquer sur ma gorge. Par réflexe, je pose mes mains autour de mon cou, pour me réchauffer, mais ça ne sera pas efficace longtemps. Dans cette position, je vais m'ankyloser, grelotter et m'enrhumer. Allez, un effort, je dois me mettre debout. Mes genoux ne me font pas de cadeau, comme je m'y attendais, ils craquent et mon talon reste encore douloureux. Je me suis mise dans de beaux draps... Putain, j'ai un pied dans ma propre pisse, l'odeur me donne envie de vomir, la moquette est humide et poisseuse. Je dois me barrer de là avant de péter les plombs !

J'essaie de sortir, encore une fois. Je pousse de toutes mes forces sur la porte, puis par à-coups, de petites impulsions rapides, mais rien ne se passe. Je cogne dessus avec mes poings et mes épaules, je me jette littéralement contre le bois, de tout mon corps, de tout mon poids. Je ne

pèse pas si lourd, en fin de compte. Peut-être que si je crie, quelqu'un m'entendra ?

— AU SECOURS ! À L'AIDE ! JE SUIS COINCÉE,  
VENEZ M'AIDER ! AU SECOURS, PITIÉ !!

Personne ne m'entend depuis plus de cinq minutes, je ne peux plus crier comme ça, j'ai trop soif. Où est la sortie ? Où est cette putain de sortie bordel ?! Je dois... Je ne peux pas... Non je ne dois pas rester là-dedans ! Depuis combien de temps suis-je ici ? Il n'y a qu'une solution, continuer d'attaquer la porte, je ne peux clairement pas passer ailleurs de toute façon ! Alors, tape ma grande, tape fort ! Allez, saleté de porte tu vas bien finir par céder ! Rraah, mais brise-toi, brise-toi ! Je tape, je ne fais que ça, avec mes mains, avec mes pieds, je dois faire un trou, exploser la planche. Elle est bosselée à présent, je tiens le bon bout ! J'ignore combien de temps encore je pourrai tenir la cadence, mais je ne dois rien lâcher, je vais y arriver !

Je me réveille à peine, énervée ; je ne devais pas me rendormir ! Combien de temps ai-je perdu cette fois ? Aïe, mon dos me fait atrocement souffrir, je n'ai pas pris mon traitement depuis trop longtemps, mon Dieu, ça n'agit plus. Mes jambes sont en compote, mes bras aussi, je sens plusieurs contusions un peu partout. Ma bouche est pâteuse, j'ai horreur de cette sensation, je dois boire ! L'être humain peut vivre environ trois ou quatre jours sans eau, enfin il me semble, là où j'en suis, je ne sais plus rien. Je suis coincée depuis moins de trois jours en somme. Mes lèvres sont sèches, mon nez bouché, je m'enrhume, tout va mal, très mal. J'ai l'impression bizarre que tout mon corps s'assèche à l'intérieur organe après organe. Je les vois se presser puis se réduire, tous fripés tels des raisins secs. Si quelqu'un les



touche, ils tombent en poussière. Pitié, comment puis-je boire ?

Il fait trop noir, je ne vois presque rien malgré le fait que mes yeux se soient acclimatés à l'obscurité. Mon angoisse ne fait qu'augmenter, je la sens qui s'agrippe à mon cœur pour le serrer. J'ai du mal à respirer malgré l'air qui circule. Je vais pleurer. Mon courage me quitte, mes forces font leurs bagages. C'est si simple de pleurer maintenant, je suis à court de solutions, personne ne m'entend, personne n'attend de mes nouvelles, car je suis en retraite ; je vais pourrir dans ce placard à linge, au milieu de ma pisse séchée dans ce pyjama dégueulasse ! Les larmes sont mon seul exutoire, et leur chaleur me réconforte ; c'est ridicule, mais cela me réconforte vraiment. Je me suis juste trompée de porte... Je me suis juste trompée de porte... Ridicule, c'est le mot ! Je ferai l'objet d'articles louches sur internet d'ici quelque temps, après la découverte de mon corps. J'ai quarante-huit ans, je ne bois pas d'alcool, je ne fume pas, j'ai mes douze points sur mon permis et je confonds les chiottes et le placard. Si ce n'est pas à mourir de rire... Je suis une pauvre folle, je ne sais plus si je pleure ou si je me marre. Je sens chaque secousse de mon corps, je suis vivante, mais c'est quoi cette odeur ? Oh oui, ça me revient, je pue la pisse. Plus j'y réfléchis, plus je regrette de ne pas avoir uriné volontairement pendant que j'étais éveillée, au moins j'aurais pu boire... Je ne supporte plus ce noir, il me donne le sentiment d'étouffer, malgré l'air ventilé. J'ai besoin de lumière et d'eau, mon Dieu voilà que je deviens une plante, qui oublie une plante dans un placard ?

À bout de forces, j'ai cessé de pleurer et de produire des larmes. J'ai essayé de les boire et je m'en lèche encore les mains, mais c'est un butin bien maigre. Depuis combien de temps suis-je ici ? Je ne sais pas, comment le saurais-je ?

Quelqu'un a besoin de connaître l'heure en ce moment ? Je dois rester concentrée, ne pas perdre la boule, je suis trop vieille pour ça. Le bruit discret de la ventilation bourdonne dans mes oreilles, je n'entends rien d'autre depuis longtemps, j'ai mal au crâne à présent. Je n'aurais sans doute pas dû lécher mes mains, l'apport en liquide a été trop pauvre, en revanche, j'ai la nette impression que ma langue est desséchée, elle cherche de l'eau. Je ne peux rien faire pour elle, désolée, j'ai confondu deux portes et je suis coincée dans la mauvaise pièce ! Il est bien évident que si j'étais bloquée dans les toilettes, équipées d'un petit lavabo, je pourrais m'hydrater sans problème. Je ne suis pas du genre à faire les choses à moitié, quand je fais une connerie, je n'y vais pas par quatre chemins, je prends toujours le plus compliqué. Celui qui m'attirera le plus de problèmes. J'ai concilié cette tare avec ma patience légendaire, plus une famille, toute ma vie et je ne me suis pas si mal débrouillée, jusqu'à aujourd'hui. Je suis dans un sacré pétrin, il faut que je sorte de là, n'en déplaise à mes genoux foireux ou à mes bras démissionnaires.

Si je ne peux plus me balancer contre la porte ni l'arroser de coups de pieds à cause de la fatigue, je peux toujours employer toute ma volonté à d'autres alternatives. Tout sauf rester là sans rien faire. Tout de même, je ne suis pas une foutue plante ! Par où commencer ? Je n'y vois rien, c'est un fait avec lequel je dois composer. L'obscurité est devenue oppressante, elle a pris corps autour de moi, je pourrais presque la saisir avec mes doigts. Aucune lumière ne filtre, tout est éteint et les volets sont fermés dans le couloir, je sais oui et c'est pour cela que rien ne peut passer de l'extérieur du placard. Si j'avais éclairé, cela m'aiderait peut-être en ce moment. Il va falloir que je tâte, avec mes mains pour trouver Dieu sait quoi, susceptible de servir.

L'endroit est minuscule, peut-être deux mètres sur un mètre, avec plusieurs rangées de tiges en acier, sur plusieurs niveaux, qui permettent de soutenir le linge humide. Une installation professionnelle solide, farouchement ancrée dans les murs. Il doit y avoir la grille circulaire de la ventilation quelque part, à moins qu'elle ne soit rectangulaire, je n'y ai jamais prêté attention. Je n'ai même jamais utilisé ce placard autrement que pour y entreposer mes valises vides. Le bilan est vite fait, il n'y a rien d'autre à voir ici, d'autant que les tuyaux sont cachés, pour l'esthétisme, d'après le proprio, et ce, partout dans la maison. Je n'ai pas d'outil pour démonter les plinthes ni pour découper les tiges en acier. Je peux m'y agripper et tenter d'en faire céder au moins une...

Allez, lève-toi vieille peau ! C'est dur, j'ai la tête qui tourne et je dois me retenir au mur pour ne pas tomber, mais il faut que j'assure. Je vais y aller doucement dans un premier temps, pour tester la résistance. Très bien, ça ne cille absolument pas, qui a dit que ça devait être facile ? Je vais devoir rassembler toutes mes forces pour casser le métal pris dans le mur. Allez, un, deux, trois et je m'accroche, je m'accroche en tirant vers moi, je dois gérer mon souffle, ça va le faire. Je recommence, un, deux, trois, je tire et je souffle, je tire plus fort, plus fort. Toujours rien, je recommence, un deux, trois allez cette fois je rugis comme un animal et m'acharne sur la tige. Elle ne veut pas venir, mon Dieu, que vais-je faire ? Réfléchi, OK, je vais m'y suspendre ! Oui, de tout mon poids, comme un cochon pendu. Allez, j'enroule mes bras autour de la fine, mais rigide corde métallique et soulève mes pieds. Oh putain c'est trop dur, depuis combien d'années n'ai-je pas réalisé un exercice similaire ? Je dois plier les genoux, allez, un effort, repliez-vous ! Ils craquent, mais je sens beaucoup

moins la douleur qu'auparavant, par contre, j'ai la sensation que mes muscles sont complètement raides, et que ma peau tiraille. Il faut faire avec, c'est sans doute le froid, allez, je dois parvenir à me suspendre à ce foutu machin ! Satanés genoux... Voilà, ils plient enfin... Allez le reste doit suivre, mes pieds quittent le sol... Je n'ai pas envie de savoir de quoi j'ai l'air à l'instant, et pourtant j'y pense, et sincèrement, j'ai honte de moi. Que feraient les autres tiens ? Je sens quelque chose craquer dans mon dos, mais je pousse encore plus loin afin de briser ce métal retors qui m'entaille les bras. Je dois continuer, continuer jusqu'à ce que la tige cède et tombe avec moi. Je vais m'en sortir, je dois lutter plus que ça.

Ma vie tient à cette corde métallique, je le sais au fond de mon cœur, alors je m'y suspendrais aussi longtemps que possible en la secouant. C'est ma vie que je tiens là, oui, ma vie. Mon laissez-passer, l'outil qui va me sauver ! Encore un effort, il n'existe plus rien d'autre que cette tige et moi dans ce monde, si elle cède, je gagne, je sors, je survis. Si elle ne bouge pas, je meurs. Personne ne sait que je suis dans le placard, je n'entends pas le moindre signe de présence alentour, je suis seule. Allez, allez, allez !

La chute a été lourde, mon dos me fait mal et mes fesses sont en bouillie ; j'ai les avant-bras lacérés, rouges, marqués par la corde. Mais je tiens mon sésame au creux de mes mains ! Cette saloperie a fini par se briser ! Le seul fait de la serrer contre moi me procure une véritable joie, un nouvel espoir. La situation va s'arranger, la situation va...

Aïe, ma tête, si ce n'est pas une migraine, j'ignore ce que c'est. Elle est lourde, la douleur cogne à mes tempes c'est parfaitement insupportable. J'ai l'impression que je me suis encore assoupie, oh merde oui, j'ai piqué du nez après mes efforts avec la corde à linge. Où est-elle ?! Ouf, juste à

côté de moi, je la sens sous ma main gauche. Ma survie en dépend. Combien de temps perdu avec cette nouvelle sieste ? Il m'est difficile d'émerger, j'ai envie de sombrer à nouveau dans les limbes confortables du sommeil. Mon corps est épuisé, mon estomac lance des plaintes désespérées de temps en temps, mais surtout, j'ai conscience de manquer d'eau. Mon système ne comprend pas ce qui lui arrive, je ne l'ai jamais privé de cette manière, ça devient horrible. J'ai transpiré tout à l'heure, ça craint, je ne dois pas perdre mon eau ! Pitié qu'on me sorte de là ! Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Que vais-je faire de ma tige en acier ? Quand pourrai-je enfin boire un peu ? Ma tête ressemble à une enclume, elle pèse une tonne, sous mes doigts déshydratés, elle paraît plus dure que d'habitude, comme si mon crâne se faisait plus épais avec la migraine. J'ai l'impression d'enfler au-dessus des sourcils et des oreilles, oh merde, je dois ressembler à Éléphant Man maintenant ! Ma caboche est-elle vraiment difforme ou n'est-ce que la souffrance qui exagère tout ? Là où j'en suis, ça m'est bien égal. Si je sors d'ici avec une tête énorme et boursouflée, je deviendrais une curiosité médicale, un cas que les spécialistes s'arracheront... Une star, ben oui, pourquoi pas ? Je ne serai jamais actrice de toute façon... Si je sors d'ici...

Je ne me rappelle plus de tous les noms des sept nains, dans « Blanche-Neige et les sept nains », mais je sais que la voisine tape son chat. Elle devrait être expédiée dans le soleil. Le soleil, la chaleur, la plage, l'été, les oiseaux, mais pas ces saloperies de mouettes ! Alouette ! Ah ah non, pas cette foutue chanson de merde ! Je peux pas crever avec une musique stupide dans la tête ! Pourquoi je pense à des oiseaux ? Je n'aime pas ça... Où suis-je déjà ? Ah oui, je me trouve dans le placard à linge de la maison que je loue, je la

loue pour... Je ne sais plus vraiment ce que je fais là, mais je connais bien l'endroit, enfin je crois. Comment s'appelle le nain à lunettes ? Je boirais bien un truc chaud parce ça caille ici. Je suis... Je suis oui, je suis donc dans le placard, dans le noir. Attends, je devais m'occuper de quelque chose, mais j'ai peur du noir. Je le sens contre moi, il m'étouffe. Je ne sais pas ce que je fais là, il n'y a même pas de linge ! Oh, ce relent de pisse... Mais c'est infect, ça me revient, oh putain ça me revient, je suis à moitié folle, ce n'est pas bon signe. Je dois me servir de la corde en métal pour sortir, me concentrer et ne surtout pas penser à quoi que ce soit d'autre !

J'entreprends péniblement de gratter la porte avec la tige en acier, pour créer une fente entre la planche et le chambranle. C'est un travail de fourmi, j'en suis consciente, il faut que j'en profite... Si jamais je perds à nouveau le nord, je suis foutue. Alors je gratte et gratte, et gratte. Ma tête tordue repose contre la porte, le reste de mon corps s'affaisse comme un flan, seul mon bras gauche s'échine à tenir la tige et à enchaîner les mouvements saccadés qui, peut-être, me sauveront la vie. Le travail est difficile, je commence avec un handicap ; mon outil n'est pas aiguisé. Ce n'est qu'une tige ronde et fine, presque impossible à tordre, que j'ai arrachée du mur avec tout le poids de mon corps. Une minuscule plaque de plâtre s'était détachée de chaque côté d'ailleurs, pour s'écraser contre la moquette, mais je ne les vois pas dans le noir. Je me sers du côté rendu pointu par la déformation subie avec l'arrachage pour tenter de creuser la planche de bois. En premier lieu, c'est la couche de vernis transparent qui s'écaille, miette par miette, je le sens avec mes doigts, qu'est-ce que j'ai froid !

Je ne m'en étais pas rendu compte, occupée à trouver une solution pour survivre, occultant toute autre pensée

pendant des heures. L'aération fonctionne toujours, elle distribue son air frais sans discontinuer et maintenant que j'y pense, j'ai l'impression que tout mon corps est engourdi par le froid. Est-ce possible ? Je tremble et j'ai la chair de poule, alors oui, sans aucun doute. Mon Dieu, ma fille tu es cernée par la mort, dépêche-toi de sortir de là ! Allez, foutu vernis, craquelle-toi, tombe au sol en poussière et laisse-moi peler cette porte ! Alouette je te plumerai, je te plumerai... Les premières stries apparaissent sur le bois et j'entends Iggy Pop chanter la B.O d' « Arizona Dream » à tue-tête dans le désert. Il m'encourage, je le vois derrière des nuages de poussière orangée, il a l'air de sourire, mais je n'en suis pas sûre. Est-ce qu'il sourit ou est-ce qu'il me montre ses dents blanches ? J'ignore pourquoi, mais elles brillent dans la lueur brunâtre, et il chante pendant qu'un serpent se trémousse à ses côtés, c'est drôle, ils exécutent la même chorégraphie ! Il a changé les paroles de la chanson, ce n'est plus « In the death car », plus vraiment. Je dois tendre l'oreille pour mieux l'entendre, le vent souffle sur la plaine désertique de l'Arizona, « You are scratching up the door, you are scratching up the door... ». Sa voix emplit mon cerveau, et je poursuis mon labeur, pelure après pelure. Le message est clair, soit je gratte et je sors, soit je reste à jamais dans le placard de la mort, merci, Iggy.

Il faut que je change de position, sinon mes muscles vont s'atrophier et le froid me saisir. C'est si difficile, si fatigant, je n'en ai pas la force. J'ai besoin d'eau, ma tête irradie de douleur et je ne sens presque plus mes pieds. Ma main droite est amorphe, sans volonté, transie de froid. Seul mon bras gauche lutte ; je concentre le peu d'énergie dont je dispose dans celui-ci. Depuis combien de temps suis-je ici ? Du bout des doigts, je sens un grand nombre de petites stries sur la porte et le chambranle, par endroits, quelques petits

creux. Mon genou heurte ce qui semble être des copeaux de bois, suis-je en train de réussir ? Je n'en ai aucune espèce d'idée, je ne vois rien et je respire mal, voilà tout ce que je sais. Personne ne va venir me chercher ? Ta gueule et gratte, tu perds ton temps à te lamenter ma fille, reprends-toi sinon tu vas encore délirer puis t'endormir ! Oui, j'ai raison, je le sais, je dois rester concentrée sur ma tâche. Zone après zone, je remonte le long de la porte. Elle sera fragilisée, elle cédera ! Il faut que je change de position cela dit, un effort, rien qu'un tout petit. Je suis si molle que je pourrais être morte depuis un bout de temps, bouge, allez bouge ! Avec la délicatesse d'un phoque âgé, je me retourne et parviens à faire reposer mon corps sur l'autre cuisse. Je dois gratter avec la main droite désormais. Je ferme les yeux et secoue cette main démissionnaire, ça me fait un mal de chien, mes doigts sont crispés, tout mon bras semble sourd à mes ordres. Le passage de flambeau est compromis, qu'est-ce que je peux faire ?

L'idée que je puisse vraiment mourir dans ce placard commence à faire son chemin sérieusement. C'est tout à fait possible d'après moi. De la soif ou du froid, qui me prendra en premier ? Voilà un sacré suspense, bordel ! Je ne veux pas connaître la fin de ce film-là ! Mais qu'est-ce que je raconte, moi ? Il n'y a pas de quoi rire, rien à minimiser, je ne vais peut-être pas m'en sortir ce coup-ci, alors... Quelle heure est-il ? Je n'ai pas dormi depuis un bon moment, je n'ai plus les idées claires, la fatigue me gagne. Je continue pourtant à gratter la porte avec ma tige en acier, inlassablement. Iggy Pop me l'a dit, c'est ma seule issue. Je ne peux pas rester dans le placard de la mort. Et si je meurs tout de même ? Au bout de combien de temps on me retrouvera ? Dans quel état sera mon corps à ce moment-là ? Quelle image s'imprimera sur les rétines de celui ou celle



qui me découvrira en premier ? Mon Dieu, j'espère que les pompes funèbres sauront me rendre visible, comme endormie et sereine, afin de ne pas traumatiser mes fils, même s'ils sont grands. Mes fils. Ils vont terriblement me manquer, ils me manquent déjà. Heureusement, j'ai largement de quoi couvrir les frais de mes obsèques et tout ce qui va avec, mon assurance vie sera partagée ainsi que mon pécule. Je ne les laisse pas sans rien, juste sans moi. Et merde, voilà que je parle comme si j'étais déjà froide ! Non, je respire encore, et je gratte la porte sans arrêt, je vis !

À quel point peut-on être effrayé par l'idée de la mort ? À vrai dire, je ne me suis pas beaucoup posé la question dans le passé. La mort. Phénomène universel qui concerne tous les vivants, un jour ou l'autre. Un phénomène naturel, que l'on parvient à accélérer ou ralentir, mais jamais à empêcher. L'été de mes dix-sept ans, je l'ai frôlée de près, tout s'est passé si vite que je n'ai pensé à rien, et plus tard, à l'hôpital, j'ai compris ma chance. J'ai failli mourir dans un accident de la route, projetée de mon vélo par une voiture. Je n'ai pas vu ma vie défiler, le choc était trop surprenant. Je ne me rappelle plus grand-chose aujourd'hui, à part une vive lumière blanche qui m'aveuglait. Ce n'était rien de plus que le soleil qui matraquait mes lunettes. Pas de voie illuminée, de chants célestes ou d'anges auréolés. Une fois remise de mes blessures, j'ai décidé de profiter de la vie sans me poser plus de questions sur la mort. Aujourd'hui je ne peux rien faire d'autre que d'y penser, et elle me tétanise. Est-ce douloureux, le dernier souffle ? Que m'arrivera-t-il ensuite ? Mon âme rejoindra-t-elle les méandres sombres des Enfers pour couler jusqu'au purgatoire ? Irai-je au Paradis, ou ailleurs ? La réincarnation est-elle possible ? Que se passe-t-il pour les morts ?

À ce moment précis, la mort exalte les sentiments de peur les plus primaires qui sommeillent au fond de moi. Un vertige me sert les entrailles et fige ma respiration. Je ne veux pas qu'elle vienne me chercher, je la crains, la redoute et lui tourne le dos. Je voudrais fuir, or, je devine qu'elle se tient quelque part dans l'ombre, près de moi. Je sais à présent, j'ai le temps d'observer la mort, ma mort. Je sais à quel point on peut en être effrayé. Je ne suis plus qu'une queue de lézard, qui tressaute pour tromper l'ennemi, et qui lutte contre tous les pronostics. Je la crains oui, je la vois qui sort une main de sa poche pour aviser l'heure avec un regard las posé sur mon corps, et rien au monde ne fait plus peur que cela.

Que s'est-il passé ? Des milliers de petites étoiles jaunes et blanches pétillent devant mes yeux, dans le noir. Je voudrais les chasser avec la main, mais elle ne répond plus. J'ai trop froid et rien pour me couvrir, je tremble et claque des dents, je ne sens plus mes doigts ni mes orteils. Ils ne sont pas gelés, juste tellement engourdi qu'ils ne veulent pas entendre parler du moindre effort. Je suis allongée au sol, le nez sur la moquette, de la bave collée aux coins de la bouche, mes yeux peinent à s'ouvrir complètement. Aucun doute, je me suis à nouveau endormie, et pendant longtemps cette fois. Mais ce sommeil-là n'a pas été réparateur, au contraire, il me retient prisonnière, il ne souhaite pas que je me réveille. Ma tige ! Où est ma tige ? Non, oh non, oh non, non, non, pas ça ! Je ne l'ai plus en main, elle est tombée pendant que je dormais ! Il faut que je la retrouve à tout prix ! Je tends le bras et tâte lentement le sol autour de moi, je ne sens rien. La panique monte dans ma poitrine et s'engouffre dans ma gorge, où est cette putain de tige ?! Allez, ne pas se laisser abattre, je vais la trouver, il suffit que je me calme. Doucement, j'étire le bras pour chercher

plus loin, mais je ne repère toujours rien. Si ça se trouve, elle a roulé de l'autre côté et repose contre la plainte, dans l'obscurité. Une tonne de plomb s'abat sur moi, sans ma tige, que vais-je devenir ? Je sais que je n'ai pas la force de me traîner jusqu'au mur d'en face, même s'il est tout proche. La faim me coupe en deux, la soif m'assèche comme un pruneau et le froid m'immobilise, tout ce que je pouvais encore faire, c'était m'acharner sur cette foutue planche de bois avec ma corde à linge... Et maintenant, tout est perdu ?

Tout est perdu. Je vais mourir maintenant. Je ne peux pas m'y résoudre. Je suis trop jeune, trop occupée, toute une vie m'attend dehors. C'est un cauchemar, je vais me réveiller d'un instant à l'autre, je refuse que ce soit déjà la fin. Je suis obligée de sortir si je veux vivre, alors je vais m'accrocher et essayer encore. Je n'ai plus ma tige en acier, mais j'ai suffisamment abîmé le bois pour en arracher des lambeaux avec mes mains. Je vais gratter avec mes ongles, ça sera simplement plus long. Je vais sans doute me faire mal, mais je m'en fiche, je dois survivre !

Je suis maintenant affalée contre la planche de bois, la tête collée tout contre, et mes doigts recourbés griffent la porte. Depuis combien de temps suis-je coincée dans le placard ? Combien de temps ? Bien trop longtemps j'en ai peur. Je me sens faible et maigre comme une prisonnière oubliée au cachot, comme Esméralda au fond de son trou. J'ignore s'il fait jour ou nuit à l'extérieur, je ne sens plus rien dans les jambes, mes propres muscles me tournent le dos. Iggy Pop ne chante plus, je ne vois plus le désert, ni sa poussière, ni le serpent danseur. Il n'y a plus que moi et l'obscurité du placard. La température de mon corps a dû baisser, je sais que je suis en hypothermie, du moins je le soupçonne. Je sais aussi que je souffre d'une sévère

déshydratation, mais j'ignore jusqu'à quel stade. Si seulement je savais depuis combien de temps je n'ai pas bu... Le temps s'est figé dans le noir.

Mon corps a déjà abandonné la partie, mais moi non. Je suis encore maîtresse de ma cervelle, je réfléchis, et tant que je réfléchis, je suis en vie. Rester concentrée. Je suis quasiment allongée, et je tremble dans mon pyjama d'été, mes jambes repliées se cognent l'une à l'autre à chaque soubresaut. Je ressemble à un ver qui se trémousse sans but, ma peau est glacée et mes pensées sont troubles la plupart du temps. Je survis grâce à des moments de lucidité, où je me conditionne pour ne pas crever, car je dois me l'avouer à moi-même : je me sens partir.

Cet enfermement est une torture, une douleur permanente, une peur constante. Je n'ai jamais été aussi terrifiée de toute ma vie. J'ai peur de mourir, j'ai si peur que je refuse tout simplement d'y passer. Alors que je ne dois plus rien attendre de mes jambes, mes mains continuent de s'acharner sur la porte, et dans l'état où je me trouve, je sais que cela tient plus au réflexe nerveux qu'à une action consciente. Je gratte, car je ne fais que ça depuis des heures ou bien des jours, je ne sais pas. Un réflexe. J'ai réussi à arracher quelques lamelles de bois, je sens le creux formé par leur absence, mes doigts s'y agrippent fermement, du moins est-ce mon impression. J'ai bien senti un liquide chaud suinter du bout de mes doigts, ainsi que la douleur provoquée par mes deux ongles retournés, mais mon esprit comprimé par la peur de mourir n'en a pas tenu compte. Plus rien ne compte, à part sortir d'ici. Alors je continue, et je continuerai tant qu'il me restera un souffle de vie. Je ne me rendrai pas sans me battre. Cette porte va s'ouvrir, un sauveur va arriver, il existe toujours une solution... Aidez-moi. S'il vous plaît.

Cette fois il ne s'agit pas d'un réveil à proprement parler, je ne me suis pas endormie, j'ai perdu connaissance. J'ai terriblement froid, mais je ne tremble plus, quelques spasmes de temps en temps, rien de plus. Je ne vois rien dans ce noir absolument opaque, comment sont mes doigts ? Mes lèvres doivent être bleues, je m'en moque, je n'arrive pas à me soucier de cela. Mon corps me fait mal, il est rigide à l'intérieur, comme si tous mes muscles se raidissaient en chœur, j'ai oublié l'idée de reboire un jour. Ma main repose contre la porte, inutile, épuisée et ensanglantée. Je ne peux plus bouger, seulement penser un peu. Je me sens aspirée par le vide, expulsée de moi-même avec une violence ahurissante et puis plus rien.

J'ai à nouveau perdu connaissance, un épais brouillard occupe ma tête, avec ses longues traînées de brume qui circulent dans mes veines. J'ai du mal à respirer comme je le voudrais. Un signal en provenance de mon cerveau m'indique qu'il prend des décisions pour mon bien, comme le fait de ralentir ma respiration. Je ne comprends pas très bien ce qu'il m'arrive, mais la situation me paraît désespérée. Je n'ai jamais eu aussi peur de toute mon existence. Ô, mon Dieu, où es-tu ? Entends-moi, regarde-moi, par ici, à l'aide ! Je t'en supplie Seigneur porte-moi secours, ne me laisse pas là ! Du haut de ta montagne cernée de nuages étincelants, entourée de mille collines vertes et fleuries sans doute, où le miel coule à flots, où le repos n'est jamais troublé, je t'en prie, de tout là-haut, écoute-moi ! Veux-tu bien écouter une pauvre idiote qui s'est trompée de porte ? Je n'ai rien fait de mal, je suis une femme honnête, je ne crois pas avoir beaucoup fauté, je vaux bien que tu te penches sur moi, je te l'assure. Viens voir dans quel pétrin je me retrouve, à cause d'une simple confusion. Ne me rappelle pas aujourd'hui, pas encore, tu n'as pas besoin de

moi, pas tout de suite. S'il te plaît Dieu, écoute-moi, juste cette fois, ne sois pas sourd à cette prière, elle est importante, si importante. Sauve-moi, sors-moi de là, et je ferais n'importe quoi pour ta gloire !

Nouveau trou noir, nouvel évanouissement. J'ai comme la sensation que celui-ci a duré plus longtemps, et je commence à croire que cela a des conséquences sur mon corps. Mon esprit ralentit, il pense moins, je l'y contrais cependant, car je ne veux pas capituler. Je pense donc je suis, cela n'a jamais été aussi vrai. Si je pense, je suis, si je pense, j'existe, si je pense... Mes enfants, mes amis, mon ex-mari, ma future petite-fille. Je vais devenir grand-mère. Penser. J'ai envie de parcourir les steppes de Mongolie. Des images circulent dans ma tête, fragmentées, parfois floues. Je n'ai jamais fait d'escalade en pleine nature. Je suis épuisée, mes paupières pèsent trop lourd. Penser, s'accrocher. Mes enfants sont grands. J'aime la musique des Balkans. Un chant traverse l'atmosphère, triste et lancinant, rempli de chagrin et d'espérances, un chœur entonne le refrain un ton plus bas. La chanson est très douce, la voix est une caresse profonde, elle me berce. Penser, ne pas écouter la musique. J'aime la marche, les randonnées en forêt sous les grands arbres, tous les silences et les bruits de la faune environnante. Il faut plus de trente ans pour compter jusqu'à un milliard. La Terre tourne autour du soleil, la Lune n'est pas une planète. J'ai divorcé en 2012. Mon Dieu, existes-tu ?

Il fait noir, je ne bouge plus, je ne ressens plus le froid ni la soif et encore moins la faim. En fait, je ne sens plus rien du tout. Et le noir a changé, il n'est plus tout à fait le même. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce noir est bien plus profond que les ténèbres du placard, bien plus inquiétant. Il frissonne, il ne parvient pas à rester fixe et pourtant il est

entier, absolu, et semble former un abysse sans fond. Je dirais qu'il est brumeux, mais que cette brume est aussi noire que le reste. Ce n'est plus l'obscurité, c'est le néant, oui j'y suis, c'est le néant qui m'absorbe lentement. Mes yeux ne s'ouvriront plus à présent, je suis dans le coma, je l'ai compris. Arrivée au bout de l'aventure, je suis prisonnière de mon corps, lui-même coincé dans le placard. Depuis combien de temps ? Je suis en proie à un combat perdu d'avance ; je cherche à respirer normalement, mais c'est impossible. Mon cœur pompe le sang au ralenti, comme un moteur en sous-régime, j'ai beau faire, je ne peux respirer plus vite. Mon cerveau maintient la machine en vie, sur ma demande, mais les miracles n'existent pas, il lui faut donc trouver des solutions. Les différentes fonctions de mon corps se mettent en pause, les unes après les autres. Je ne supporte pas cette nuit qui m'entoure et me retient en otage. Sans forme, sans contours, sans issue. Une obscurité qui broie, qui mâche et dévore l'âme, morceau par morceau. Ma volonté se brise ; les mâchoires du néant ont raison de moi.

Ma dernière heure est probablement arrivée. Mon cerveau fait ce qu'il peut, mais je ne pourrai plus penser très longtemps. Je veux toujours sortir de là, il est encore possible de... Faire quelque chose. Je n'entends plus le bruit de la ventilation, pourtant je suis certaine qu'il tourne comme d'habitude. En revanche, j'entends clairement la voix de ma mère : « Un jour, tu passeras l'arme à gauche d'une façon tout bonnement stupide ! ». Elle avait tellement raison, la vieille peau. Pourquoi devait-elle avoir raison ? Les visages de mes enfants se succèdent, je les vois rire puis s'effacer. Je revois les bons et les mauvais moments de ma vie, les meilleures décisions, les pires... La musique reprend, plus entraînante cette fois, comme si quelqu'un me souhaitait la bienvenue quelque part. Bienvenue où ça ? Je

ne veux pas y aller, merci, j'attends de l'aide. Laissez-moi, laissez-moi patienter encore un peu... Encore un peu... Je peux attendre comme ça pendant des heures. Les chants s'amplifient, ils résonnent, je m'accroche, mais mon cerveau flanche. Laissez-moi tranquille, ne vous occupez pas de moi, fermez les yeux, là, et oubliez-moi. Il me reste du temps.

Je lutte, recroquevillée dans le néant, l'espoir me déchire les côtes, l'envie de vivre ne me quitte pas. Je pense donc je suis. Je pense à mon sauveur, viendra-t-il ? Quelqu'un va-t-il venir me secourir ? La porte va-t-elle s'ouvrir ? Oh s'il vous plaît, venez, je suis là, je patiente... Venez, je vous en prie, venez... Quelqu'un... Pour ouvrir... La porte. Personne... Ne va... Venir ? Je... Dois... M'en aller... Alors c'est... Comme ça ? Personne... Ne... viendra... Pour... Moi ? Je... Je... Me suis... Je... Juste... Trompée... De... Porte. À l'aide... Je n'ai jamais... Autant aimé... La vie... Ma vie... Encore un peu... De temps...

Je... Veux... Vivre.

Je... Veux... Vivre.

Je.



## **Remerciements**

Je tiens à remercier chaudement et sincèrement Paul-Eric, Anne-France et Rossana ! Ils sont les trois bêta-lecteurs de la nouvelle que vous venez de lire, et ils m'ont permis de l'améliorer afin de la rendre publiable. Un grand merci à eux, pour leur lecture, leur temps et leur travail.

Je vous remercie également, vous, pour avoir choisi de lire « Seule », et de découvrir mon univers. J'espère que votre lecture a été bonne, n'hésitez pas à partager votre avis sur internet !

### **Du même auteur :**

« Histoire de Tom »

Thriller psychologique, 200 pages, paru le 21 mars 2018, disponible sur Amazon.

### **Résumé :**

Thomas et Sabine ont tout pour être heureux : une maison, des enfants adorables et un avenir empli de projets... Ils forment un couple uni et fort, et affrontent ensemble des épreuves douloureuses, la dépression, le deuil... Soudés et amoureux, ils en sortent vainqueurs.

Mais seraient-ils aussi forts dans *tous* les cas ?

Que se passerait-il si seul l'un d'entre eux connaissait la réussite professionnelle ?

Lorsque l'inattendue frustration s'installe, jusqu'où peut-elle aller ?

La haine ? La folie ?

Et vous, seriez-vous capable de vivre dans l'ombre de votre partenaire ?